



HAL
open science

Les portraits au vitriol de quelques grandes figures de la minéralogie et de la géologie françaises croqués par Isidore Salles de Gosse en 1847

Philippe Grandchamp

► To cite this version:

Philippe Grandchamp. Les portraits au vitriol de quelques grandes figures de la minéralogie et de la géologie françaises croqués par Isidore Salles de Gosse en 1847. Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie, 2021, 3ème série, tome 35, pp.49-56. hal-04150061

HAL Id: hal-04150061

<https://hal.science/hal-04150061>

Submitted on 6 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les portraits au vitriol de quelques grandes figures de la minéralogie et de la géologie françaises croqués par Isidore Salles de Gosse en 1847

Philippe GRANDCHAMP

Abstract. Too often, the historian who is interested in the figures of scientists of the past has only biographical notes or obituaries at his disposal, which give a false idea of the people whose careers they describe because they do not mention the less glamorous aspects of their careers. This is why the examination of texts that have escaped this kind of censorship is a godsend because it allows us to better understand the true personality of the men of science who have gone before us. Thus, in the book from which we present extracts here, the shortcomings of some French mineralogists and geologists of the 19th century are exposed. This shows that human behaviour always remains the same, regardless of the state of knowledge at the time.

Trop souvent, l'historien des sciences à la recherche d'informations sur les figures de savants qui nous ont précédés et dont il cherche à retracer la carrière doit se rabattre, faute de mieux, sur les nécrologies et les notices biographiques rédigées par les contemporains de ces personnes disparues. Or ces textes ne disent jamais la vérité car ils passent toujours sous silence les aspects les moins glorieux des personnages dont ils évoquent le souvenir. C'est pourquoi les témoignages ayant échappé à cette sorte de censure tacite sont une véritable aubaine car ils nous renvoient une image bien différente et plus proche de la réalité que celle qui ressort de l'hagiographie officielle.

Tel est le cas d'un petit volume paru en 1847 sous le titre *Histoire naturelle drolatique et philosophique des Professeurs du Jardin des Plantes, des Aide-Naturalistes, Préparateurs, etc., attachés à cet Établissement, accompagnée d'épisodes scientifiques et pittoresques, par Isid. S. de Gosse. Avec des annotations de M. Frédéric Gérard, ancien rédacteur en chef du Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*

L'auteur principal, Isidore Salles (1821-1900), était à la fois homme de lettres, haut fonctionnaire et financier. Monté à Paris à l'âge de 19

ans pour s'essayer au journalisme, il collabora à la feuille satirique *Le Corsaire-Satan*¹ et signait ses articles Isidore S. de Gosse, en référence à son village natal gascon, Sainte-Marie-de-Gosse.



Fig. 1. Isidore Salles de Gosse (1821-1900)

¹ Né de la fusion de deux petits journaux, *Le Corsaire* et *Le Satan*, *Le Corsaire-Satan* (1844-1947) fut l'un des plus célèbres journaux satiriques de la monarchie de Juillet. Cet organe était réputé avoir la dent dure. Parmi ses rédacteurs ont figuré notamment Théodore de Banville, Champfleury, Alphonse Karr, Charles Nodier et même Baudelaire. Le directeur, Lepoitevin Saint Alme, menait à la baguette ses jeunes collaborateurs qu'il avait baptisés « ses petits crétiens ».

La galerie de portraits qu'il a brossés à cette occasion fut ensuite rassemblée par lui dans le petit volume dont nous nous occupons ici. Dans la préface, Isidore Salles précise au sujet de ses charges satiriques : « *Je respecte les personnes comme individus privés ; et bien que j'eusse pu raconter sur le compte de certains d'entre ces messieurs, des choses assez plaisantes, je n'ai voulu m'attaquer qu'au savant qui est du domaine public* ».

Quant à Frédéric Gérard (1806-1857), c'était un botaniste gagné aux idées transformistes d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et de Jean-Baptiste Lamarck². Si Isidore Salles a fait appel à ses services, c'est, explique-t-il (p. 1-2), parce que « *je ne veux pas seulement rire des travers des hommes de science, je vois au-delà quelque chose que je sens mieux que je ne puis l'exprimer. Aussi ai-je demandé à M. Gérard que,*

² Goulven Laurent a consacré une douzaine de pages à ce naturaliste méconnu qui, pourtant, « *est dans la première moitié du XIX^e siècle celui qui a exposé la théorie de l'Évolution avec le plus de clarté et de la manière la plus scientifique* » (LAURENT, G. [1987] *Paléontologie et évolution en France de 1800 à 1860*, CTHS, p. 383).

dans ces derniers temps, ses travaux ont fait connaître comme un antagoniste de la science étroite et terre à terre, de joindre à mes folles satires de sérieuses pensées ». Son statut d'ancien rédacteur en chef du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* explique la longue diatribe dans laquelle Gérard règle ses comptes avec cette entreprise et que l'on découvrira plus loin.

Comme le Jacques Tournebroche de la *Reine Pédauque*, nous avons voulu nous donner un plaisir d'abeille en butinant dans la série de pochades rassemblées par Isidore Salles celles qui nous ont semblé susceptibles d'intéresser plus particulièrement les historiens de la géologie.

Nota. – Dans les extraits reproduits ci-après, les passages rédigés par Gérard ont été composés en italique pour bien les distinguer de ceux d'Isidore Salles, qui sont en romain.

Les notes infrapaginales en italiques sont celles que nous avons rajoutées pour « *déco-*der » certains passages difficilement compréhensibles aujourd'hui.



Fig. 2. Le grand amphithéâtre du Jardin des Plantes vers 1820

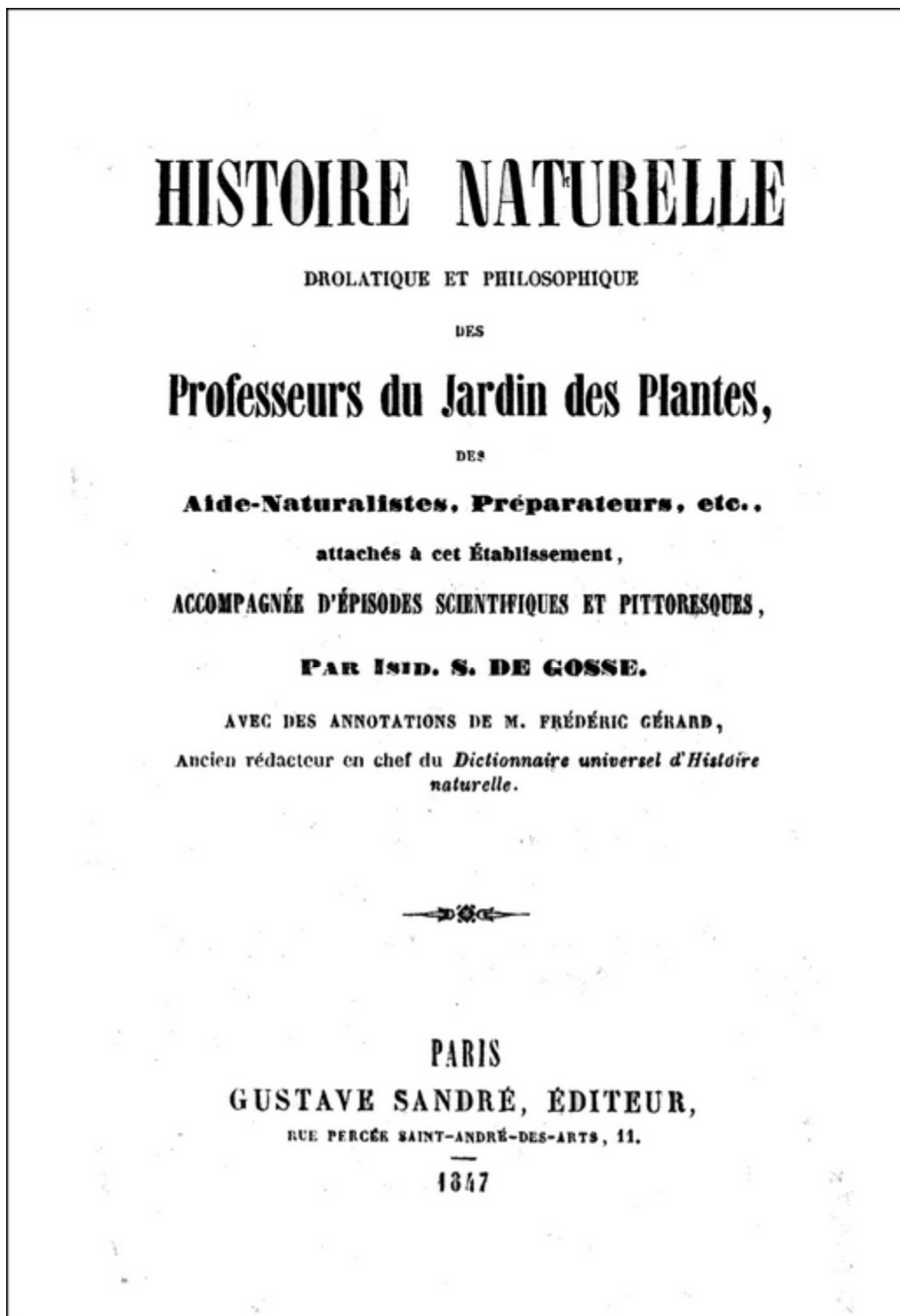


Fig. 3. Page de titre du recueil des portraits « drolatiques » rédigés par Isidore S. de Gosse pour le journal satirique *Le Corsaire-Satan* (qui parut du 7 septembre 1844 au 12 mars 1847) et publiés en librairie accompagnés de notes complémentaires de Frédéric Gérard.

Du savant

Il y a des savants de deux ordres bien distincts : le savant qui sait quelque chose et celui qui ne sait rien. Or, quel est le plus savant des deux ? – C'est celui qui ne sait rien.

Cette conclusion qui pourra paraître absurde à quelques-uns, semblera du moins hasardée aux hommes doués de perspicacité. – Pour me laver du reproche d'avoir dit une sottise, je vais m'expliquer.

Le savant qui sait quelque chose est sobre d'hypothèses et d'explications forcées. Il sait beaucoup, car il a beaucoup observé ; mais ses déductions sont rares, et le plus souvent il dit : je n'en sais rien ; j'ignore. – Il construit pour l'avenir, et sa construction s'élève avec lenteur.

Le savant qui ne sait rien a pour qualités premières de l'aplomb, de la faconde et beaucoup d'imagination. – Il sait tout, principalement ce qu'il ignore, et il étudie pour quelques jours de charmantes petites théories, bien propres, bien alignées qui font par leur gentillesse l'admiration des gogos. – Il fait plutôt un métier de prestidigitateur que d'observateur sérieux.

Le savant qui sait quelque chose vit dans son coin, seul avec la science ; et ni l'envie, ni l'ambition ne le tourmentent. Il admire les découvertes d'autrui quand elles ajoutent quelque chose à ce qu'il sait, et près de lui chacun obtient accès, chacun trouve justice. – Il sait que la science convient au perfectionnement de la société tout entière, et il écrit pour tout le monde et dans une langue que tout le monde lit et comprend.

Le savant qui ne sait rien peuple les Académies, il est membre de toutes les sociétés savantes françaises et étrangères ; il est dur, vaniteux, opiniâtre, ambitieux, et rien ne lui coûte quand il s'agit de se faire un nom. Ce dernier met la science sous le boisseau, et pour se donner de prétendus airs de génie, il jargonne un petit baragouin très agréable que personne ne comprend. Le pis de tout, c'est qu'il a persuadé à plus sot que lui que la science consiste dans des mots.

Géologie et minéralogie

La géologie, qui est la science des sciences et la pierre angulaire de la philosophie naturelle, se divise en deux branches bien distinctes : la géologie théorique ou géogénie et la géologie

positive ou géognosie. Nous avons beaucoup de géognostes et peu de géologues ou de géogénistes. Cette science, considérée comme un simple recueil de faits, est déjà riche en observations ; mais elle ne fait que de naître, et les géologues qu'on recrute surtout parmi les hommes habitués au froid calcul des mathématiques², semblent croire qu'ils en savent assez pour constituer une science, et entassent mots sur mots, explications sur explications, sans aller au fond des choses. On peut dire de cette admirable science que c'est une science sans nom comme sans langue, une science sans unité, avec des lueurs çà et là ; mais de lumière nulle part. Le géologue, pour être digne de ce nom, doit embrasser dans ses conceptions les phénomènes de tous les ordres, astronomiques, physiques, chimiques, minéralogiques, botaniques, zoologiques, etc. Or, quel géologue possède ces données ? Aucun. Les astronomes ne sont pas d'accord avec les géologues qui ne le sont ni avec les physiciens, ni avec les chimistes, ni avec les naturalistes, et pourtant les phénomènes telluriques sont dûs à l'ensemble de tout cela. La matière pondérale est une et ne varie que dans ses modes : granite, végétal homme, ce sont les expressions diverses d'un même fait. La loi qui régit le soleil et celle qui régit le grain de sable sont identiques : pourtant cette grande unité est morcelée : chacun en prend une partie, établit sa théorie sans s'occuper de la science qu'il coudoie. Aussi n'existe-t-il aucun lien entre les diverses branches des connaissances humaines. Il ne s'agit pas seulement des observations de surface, mais des grandes lois générales, et ces derniers éléments constituent la partie réellement importante de la science. Un cours de géologie devrait être un des plus suivis et présenter le plus de faits intéressants aux auditeurs de toutes les conditions. La géogénie et la géognosie sont les premiers éléments des sciences naturelles, et l'on ne peut être naturaliste sans avoir étudié les bases sur lesquelles repose l'histoire des organismes. La nature inorganique est la mère de la nature organique ; c'est dans son sein que se sont formés les êtres vivants, et l'ordre des cours devrait être tel, que le cours de géogénie précédât tous les autres. Mais, pour s'élever à des considérations géné-

² Pique visant Élie de Beaumont et son irrépressible penchant pour la mathématisation de la géologie (penchant qui devait aboutir au modèle du réseau pentagonal).

rales dénuées de toute idée préconçue, il faudrait être savant et philosophe, rien que cela, c'est-à-dire se renfermer dans la sphère de la vérité et ne voir rien au-delà : car cette science fait ombre partout, et que de choses il faut taire ou cacher, que de concordances erronées à justifier ! C'est un mal incurable. Considérée comme étude des terrains et des phénomènes secondaires, c'est une branche toute différente de la science qui se rattache aux sciences de l'application et se lie intimement à la minéralogie. Cette partie de la géologie est réellement en progrès. On connaît l'ordre de superposition des terrains de différente nature ; on en connaît la puissance, les accidents : on a exhumé bien des débris organiques qu'on décrit et classe ; mais qui n'ont encore guère d'autre utilité que d'aider dans la diagnose des roches. Il manque encore bien des anneaux de cette longue chaîne, il reste encore bien des points obscurs à élucider pour en tirer des déductions avec l'appui desquelles on puisse toujours établir des théories irréfutables. Aujourd'hui les discussions âcres, acharnées ne portent que sur des points de détail, et les mathématiciens, ingénieurs, etc., ont envahi cette branche de la science comme leur domaine, et appliquent $a + b$ à toutes les questions³. La géognosie est une science de faits, il faut donc les accumuler, les cataloguer, mais se bien convaincre que ce ne sera pas le géognoste qui fera de la géogénie.

La minéralogie, elle, a une autre allure, et le champ spéculatif en est plus restreint ; la géognosie en est la base et l'on n'y peut rien faire sans l'étude de cette science ; elle est à la géogénie dans les questions théoriques, ce qu'une question d'ensemble est à une question de détail, c'est de la géogénie moléculaire. Considérée sous le rapport usuel et pratique, la minéralogie est d'un haut intérêt, et l'on ne peut rien dire que de favorable de l'enseignement de cette partie de la science ; il n'en est pas e même de la partie scientifique, elle s'appuie sur la chimie et flotte avec elle au gré des théories contradictoires. Comme cette dernière science est incertaine, on ne peut rien donner de solide sur la classification chimique des minéraux. La minéralogie manque donc de philosophie ; mais cette importante donnée est subordonnée à la partie pratique, qui est son côté dominant, et celui qui, par son utilité, lui

³ Qu'on ne me croie pas l'ennemi des mathématiques ; mais si je repousse cette science comme criterium, je reconnais son importance comme instrument (note de l'auteur). Il s'agit là encore d'une flèche dirigée contre Élie de Beaumont.

mérite une place distinguée parmi les sciences d'application : les hautes conceptions appartiennent à la géogénie.

GÉRARD

Minéralogie

M. BRONGNIART

(*Porcelainianus imperiosus*, de Pennant)

Altier, impérieux, habile à tirer parti de tous les talents et de toutes les circonstances pour arriver à ses fins, le vieux porcelainier de la manufacture de Sèvres est le chef de la grande coterie qui domine la république aristocratico-scientifique du MUSÉUM. C'est lui qui peut à son gré faire ou défaire les candidats⁴ ; il a semé partout ses fils, ses gendres⁵, ses vassaux, et à part quelques professeurs tels que MM. Isidore Geoffroy, de Blainville, Cordier et Gay-Lussac, tout le monde cède à son influence despotique. Le Muséum est une pépinière où s'élèvent de petits Brongniarts en herbe et des Brongniaristes de toutes les couleurs.

Encore quelques années, et le brongniarisme aura tout envahi. Alors, le père Porcelainianus règnera despotiquement. Autocrate de toutes les sections scientifiques, il ne sera plus permis d'avoir de l'indépendance, du talent, sans son bon plaisir, et il ne le permettra à personne ; ou si par cas il le permet, il saura faire des réserves de manière à s'attribuer à lui et à sa race tout ce qui est bien, tout ce qui est bon, et à laisser peser sur les autres tout ce qui est mal et mauvais.

M. DUFRESNOY [sic]

(*Scepticus*, de Pallas)

L'illustre chef de la maison Brongniart dont on eût déjà fait un duc et pair, s'il eût consenti à

⁴ Constant Prévost, qui fut six fois candidat à l'Académie des sciences, en fit l'amère expérience lorsqu'en 1835 il se vit préférer Élie de Beaumont. D'après Jules Gosselet, son biographe, cet échec lui fut très sensible « surtout parce qu'il fut abandonné dans sa compétition par son ami, son ancien maître Brongniart » (Ann. Soc. géol. Nord, 1896, 25, p. 23).

⁵ Alexandre Brongniart était le père du botaniste Adolphe Brongniart et le beau-père du chimiste Jean-Baptiste Dumas qui furent, comme lui, professeurs au Muséum d'histoire naturelle et membres de l'Académie des sciences.

avoir des pairs, a enfin compris qu'il était temps de goûter quelque repos. En effet, combien de Kaolin et de Petunzé ne lui a-t-il pas fondu dans les mains.

Quand l'heure de l'abdication eut sonné, il se mit à réfléchir profondément pour savoir qui serait le mortel digne de faire retentir sa voix où la sienne avait vibré : insigne honneur ; car si M. Brongniart eût été souverain, il eût fait mettre à mort l'audacieux qui aurait osé le regarder – fût-ce par le trou d'une serrure.

On écrivit dans toutes les capitales des deux hémisphères pour savoir s'il n'y aurait pas quelque célébrité qui méritât un tel honneur. On ne trouva personne, si ce n'est à Pékin un certain Fo-li-chon, mandarin de première classe, mais qui déclina cette faveur. Il fut alors décidé qu'on proposerait la chose à M. Dufrenoy, directeur des études de l'Ecole des Mines. Il répondit : *Qu'est-ce que cela me fait ?* – On lui eût dit : vous professerez l'ichthyologie, la physique ou la clarinette, il eût répondu : *Qu'est-ce que cela me fait ?* – On lui eût dit : vous professerez avec M. Élie de Beaumont la croyance au feu central, aux soulèvements ; vous direz que le Chimborazo a 3,000,675,085,599 ans, 5 mois, 3 jours, 6 heures, 11 minutes de moins que le Dawalaghiri ; que l'Himalaïa a mis à s'élever 600,337 ans, 14 jours. – Il eût répondu : *Qu'est-ce que cela me fait !* Mais aussi, c'est que M. Élie de Beaumont protège spécialement M. Dufrenoy, et il ne protège que quiconque jure par les soulèvements⁶.

Donc, comme il était égal à M. Dufrenoy, – qui du reste est un homme plein de connaissances solides, – d'enseigner ce qu'on voudrait, il a remplacé M. Brongniart, si tant il est que M. Brongniart soit remplaçable.

Avant chaque leçon, M. Dufrenoy ne manque pas d'élever les yeux au ciel en s'écriant :

Brongniarde noster, qui es in Surreigion super hanc lectionem meam, spiritum tuum expandas ; du mihi resistentiam kaolino-petunzianam adversus contradictores doctrinarum tuarum, doctissimique Elii de Beaumontis. – O Discipuli, mecum adorabis hanc sempiternam imaginem scientiarum lapidiscientium, usque ipse per secula seculorum in lapidevertetur.

⁶ La proximité d'Élie de Beaumont et de Dufrenoy résultait surtout de la collaboration qui les avait unis au moment de la confection de la carte géologique de la France, dont ils avaient assuré les levés à partir de 1825 et qui ne fut achevée qu'en 1841.

M. Dufrenoy fait jurer à ses élèves, sur un illustre toupet sous verre depuis bien des années, que le cathédralisant est le plus grand homme du royaume de France et de Navarre, qu'il n'y a pas son pareil, ni à Monaco, ni aux Gallapagos, ni même au Cap Horn, et que rien n'est plus vrai que la méthode minéralogique de M. Brongniart : opinion que partagent les élèves jusqu'à ce qu'il aient appris l'a b c de la science. Alors ils commencent à douter et M. Dufrenoy de rire dans sa barbe, car il doute aussi très fort et le doute lui plaît.

M. DELAFOSSE

(*Fossianus*, de Linné)

M. Delafosse est le plus savant et le plus consciencieux de nos minéralogistes : c'est le digne élève d'Hauy ; c'est un de ces hommes dont on aime à reconnaître le savoir. Par malheur il est craintif et timoré ; car sans cela, il a en lui tout ce qu'il faut pour asseoir sur des bases solides une science bien neuve encore.

M. Delafosse a été aide de M. Brongniart et cependant il n'est pas Brongniardiste – c'est même sans doute pour cela qu'il ne l'est pas.

Comment a-t-il pu s'accommoder d'un régime qui ne tend à rien moins qu'à rendre prismatiques les circonvolutions cérébrales ?

Géologie

M. CORDIER

Élève de l'école des Mines, où il s'est distingué par une exactitude militaire, de l'ordre, de la tenue, du calme dans les manières, M. Cordier, a été attaché à l'expédition d'Égypte, et il n'y a rien vu, sinon que les pyramides sont plus larges à la base qu'au sommet. On prétend qu'il a fait un mémoire sur ce sujet ; mais je n'ai rien trouvé de lui dans les travaux de l'expédition.

Il s'est allié à la famille de M. Ramond, savant aussi estimable que profond, écrivain élégant et poli, mêlant une sage et douce philosophie à ses récits scientifiques, ce qui lui valut une disgrâce,

à une époque où l'indépendance était une cause de disgrâce. M. Cordier est devenu le doyen du Jardin-des-Plantes depuis la mort de Geoffroy père, et là, étranger aux intrigues de ses collègues, il reste chez lui, sans jamais se mêler à leurs éternelles discussions.

On lui connaît trois places qui lui valent 25,000 francs: il est professeur au Jardin du Roi, inspecteur des mines, membre du conseil d'État, et de plus pair de France ! il a accepté la pairie, bien que cela ne lui rapporte rien ; mais il fait un peu de dévouement dans ce monde.

Ce savant a du travail pour au moins 66 heures par jour, mais les journées, hélas ! n'ont que 24 heures, et ce n'est pas sa faute. Aussi s'occupe-t-il doucement de ses petites fonctions, et nous n'avons jamais entendu dire qu'il se soit foulé la rate, ce qui eût été un grave accident.

Ses cours sont froids et ennuyeux. Car M. Cordier parle mal et ne sait jeter aucune fleur sur ses leçons, qui prêtent à l'aridité, ce n'est pas l'embarras.

Il annonce depuis plus de vingt-cinq ans une classification des roches qu'il a tirée de son cerveau ; il en a plusieurs fois été question ; mais on l'attend encore⁷.

La géologie, comme chacun sait, est devenue le texte d'une foule de théories passablement biscornues, de sorte qu'aujourd'hui, où l'on fait de la science plus avec son imagination qu'avec l'expérience, deux géologues ne peuvent plus se regarder sans rire⁸, et il y a de quoi. M. Cordier a, disent les mauvaises langues, (chose que je livre en secret au public) ramassé jadis dans un travail de Deluc, l'idée du feu central⁹ : bonne trouvaille,

ma foi ! s'emparant donc de cette théorie, il l'a limée, polie, fourbie, embellie, arrangée, rafistolée, rabibochée, requinquée, retapée et débitée comme une idée venant de son crû, ce qui lui a fait grand honneur et ne lui a pas coûté cher.

Deluc a réclamé son feu central. – Bah ! votre feu central, lui a répondu Diplomaticus, je ne l'ai pas vu, cherchez-le ; j'en ai bien un, mais ce n'est pas le vôtre. – Mais si. – Mais non. – Mais encore !

Enfin M. Cordier a gardé le feu central, et faisons tous les vœux pour qu'il ne s'éteigne pas, car nous aurions l'onglée.

Dans sa jeunesse, M. Cordier aimable, sémi-lant, joli garçon, passait pour un infatigable ami de la plus belle moitié du genre humain : – ce qui lui valut dans un mémoire, très sérieux ma foi ! le nom assez significatif de *il dotto amico delle donne*.

Allez voir aujourd'hui cet admirateur des cours d'amour, qui a commis plus d'un sirvente ou d'un tenson¹⁰, lui qui aurait pu se faire le commentateur des *aresta amorum* de Benoît Curtius Symphorien ; les honneurs l'absorbent tout entier ; ses hauts et savants travaux législatifs ont gravé sur son front soucieux mainte ride profonde comme une caverne à ossements, comme un cratère de volcan. Son teint s'est coloré comme les bords d'une solfatare [sic], et le pays ne sait pas tout cela ! Le pays, l'ingrat pays s'est permis de trouver que tant de tribulations ne valent pas un si grand nombre de places lucratives. O France ! avoue que tu te comportes mal envers ceux qui pour te plaire acceptent toutes les places à donner, tous les traitements à empêcher, quelques gros qu'ils soient.

Aussi pourquoi M. Cordier n'est-il pas plus affable, plus abordable, plus populaire ? On ne lui demande pas de s'aller jeter au cou du dernier des gogos qui assistent à son cours. Ils le mériteraient pourtant bien ces honnêtes auditeurs dont les plus assidus ont gagné à l'entendre un pouce de calcaire grossier autour des hémisphères cérébraux. Et puis l'affabilité, la bienveillance

⁷ Cette classification sera publiée en 1868 par Charles d'Orbigny sous le titre : Description des roches composant l'écorce terrestre et des terrains cristallins constituant le sol primitif. Ouvrage rédigé d'après la classification, les manuscrits inédits, et les leçons publiques de Feu P.L.A. Cordier.

⁸ Cette phrase fait référence à celle qu'Arago avait placée en tête de l'article qu'il avait rédigé en 1829 pour saluer la méthode rigoureuse avec laquelle Élie de Beaumont avait déterminé l'âge relatif des différentes chaînes de montagnes de l'Europe. La voici : « Cicéron disait qu'il ne concevait pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire. Ce mot, il y a un certain nombre d'années, avait été appliqué aux géologues sans qu'ils eussent trop le droit de s'en plaindre. » (Annuaire pour l'an 1830, présenté au roi par le bureau des longitudes, 1830, p.294). Visiblement, Isidore Salles estimait que la géologie en était toujours au même point en dépit de ce qu'avait affirmé dix-sept ans plus tôt le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

⁹ Deluc parle effectivement du feu central dans le tome V, partie II, de ses Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme (1779), mais c'est uniquement pour l'attribuer (p. 527) à l'astronome et physicien Jean-Jacques

de Mairan (1678-1771) ; il précise d'ailleurs (p. 595) : « MR. DE MAIRAN croyoit donc avec raison, que notre Globe avoit une CHALEUR propre ; mais il n'étoit pas besoin pour l'expliquer de recourir à un Feu central : le FLUIDE IGNÉ se dégage & s'engage dans mille opérations de la Nature ; & de la quantité moyenne qui se trouve en action, résulte la Température moyenne du Globe. »

¹⁰ SIRVENTE : poème moral ou satirique, inspiré le plus souvent de l'actualité. TENSION : genre poétique dialogué du Moyen Âge où les interlocuteurs s'opposent sur un sujet donné.

coûtent bien peu et font aimer à la fois la science et celui qui l'enseigne.

M. D'ORBIGNY

(*Lexicographus Cordierinus*, de Cuvier)

Ce M. d'Orbigny n'est pas le voyageur : c'est son frère et ils se ressemblent peu. L'un est grand, il est petit ; noir, il est blond ; l'un s'appelle Alcide, l'autre Charles.

Depuis une huitaine d'années M. Charles d'Orbigny édite un dictionnaire d'histoire naturelle.

On peut dire de ce livre qu'il aura 10 volumes, paraît tous les 15 jours, et que les rédacteurs en chef sont : un ancien marchand de rubans, un imprimeur et un scribe, dont la devise est, *virtus et scientia post nummos*. Quant à lui, M. d'Orbigny, on peut dire qu'il a donné à ces gens là des verges pour le fouetter, de ce dont ils ont usé et abusé.

Il est à regretter pour M. d'Orbigny que de fausses spéculations aient amené la ruine de cette entreprise qui aurait pu être une œuvre utile ; mais sa position subordonnée a, dès le principe, faussé le plan de ce livre dans lequel on trouve une bigarrure de pensées et d'opinions qui en détruisent toute l'utilité. Commencé sur un cadre gigantesque, il a sans cesse rétréci son plan primitif, et aujourd'hui qu'il est entre les mains d'entrepreneurs étrangers à la science, il perd toute valeur scientifique. Il est bien au-dessous du dictionnaire classique de M. Bory de Saint-Vincent, et même au-dessous du dictionnaire pittoresque. Il n'est pas une seule branche de la science dans laquelle il règne de l'unité. Tous les systèmes y sont en présence, sans accord, sans suite ; ce n'est pas même un catalogue scientifique. C'est une réunion d'articles quelconques dont l'ensemble est loin de représenter la science au dix-neuvième siècle.¹¹

GÉRARD

¹¹ N'en déplaise à Gérard, le Dictionnaire Universel d'Histoire Naturelle, édité de 1842 à 1849 sous la direction de Charles d'Orbigny, a connu un certain succès puisqu'il fut réimprimé en 1861 et réédité en 1867.

M. RAULIN

(*Dolichotrichus grypheus*, de Prevost)

Grand, mince, sec, froid, souriant cependant quelquefois quand on lui parle, M. Raulin est un homme laborieux qui n'a que deux travers : il croit à l'âge relatif des montagnes, hypothèse qui rentre dans la quadrature du cercle, le sucre d'orge en caoutchouc et le mouvement perpétuel ; mais ce qui le perd 'est le Gryphée virgule¹², pour lequel il professe l'amour le plus profond. Il a juré que son premier enfant s'appellerait *Gryphæus*, si c'est un garçon, et *Gryphæa*, si c'est une fille.

M. Raulin arrive de Candie dont il a fait la carte géologique ; travail qu'il a dû faire consciencieusement : les Candiotes reconnaissants lui ont demandé de ses cheveux lors de son départ ; il leur en a donné trois : un a été déposé au muséum du pays, l'autre sur le mont Ida, et le troisième attaché à la perruque du gouverneur de l'île.

M. PISSIS

(*Polytechnicus geodesiacus*, de Buffon)

L'école Polytechnique forme des mathématiciens, des géographes, des ingénieurs, des artilleurs, des officiers d'état-major, mais il n'en est guère sorti de Laplace, de Delambre, de Kepler, de Newton. Les élèves de cette école sont fort instruits dans toutes les choses qu'on y enseigne, mais rarement ils vont au-delà, et se montrent novateurs.

M. Pissis est un homme très instruit et surtout de première force en géodésie. En géologie, c'est un géologue de terrain qui connaît les rapports des groupes les uns aux autres. Il sait par exemple que l'oolite est inférieur [sic] au groupe portlandien.

On l'a envoyé en Colombie pour y faire de la géodésie, et ses travaux présentent évidemment beaucoup d'intérêt¹³.

¹² Espèce de coquille fossile voisine des huîtres (note de l'auteur).

¹³ Pierre Joseph Aimé Pissis (1812-1889) est connu pour avoir topographié le Chili (et non la Colombie). Depuis 1885, le troisième plus haut sommet des Andes (après l'Aconcagua et le Nevado Ojos del Salado) porte le nom de Monte Pissis (6 702 m d'altitude) en son honneur.